

Un troisième visage

SAMUEL FULLER

Un troisième visage

Traduit de l'anglais par
HÉLÈNE ZYLBERAIT



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2011

CERTAINS disent que si l'on n'aime pas les Rolling Stones, on n'aime pas le rock and roll. De la même façon, je crois que si l'on n'aime pas les films de Sam Fuller, on n'aime pas le cinéma. Ou du moins, on ne le comprend pas. Bien sûr, les films de Sam sont brusques, *pulp* et parfois grossiers. Mais ce ne sont pas des points faibles. Ils sont simplement le reflet de son tempérament, de sa formation de journaliste et de son sens de l'urgence. Ses films sont le reflet parfait de l'homme qui les a faits. Chaque point est souligné, écrit en italique et en gras. Ce n'est pas de la grossièreté mais pour exprimer sa passion. Et son indignation. Fuller a trouvé de nombreuses raisons d'être indigné dans ce monde. L'homme qui a réalisé *Quarante tueurs*, *Les Bas-fonds new-yorkais*, *Le Port de la drogue* ou *Violences à Park Row*, n'avait pas le temps de faire dans la dentelle. Dans ses films, la sophistication et la finesse sont au service de l'émotion. Quand on réagit à un film de Fuller, on réagit au cinéma et à son essence même. Le cinéma comme source d'émotions. Les films de Fuller sont convulsifs, violents. Comme la vie, lorsqu'elle est vécue avec passion.

Je n'oublierai jamais la première fois que j'ai rencontré Sam. C'était à Los Angeles, au début des années 1970, après la projection de *Quarante tueurs* que j'avais organisée. Après le film, nous avons commencé à discuter et nous ne pouvions plus nous arrêter. Nous avons parlé pendant des heures qui avaient l'air de minutes. Quand il fut l'heure de partir, nous avons continué à parler en allant chercher nos voitures. Arrivés devant nos voitures, nous parlions toujours. Il commençait à raconter une histoire qui menait à une autre, qui menait à une autre. Cette qualité est d'ailleurs magnifiquement illustrée dans ce livre. Nous pouvions parler toute la nuit.

Fuller était l'une des rares personnes qui pouvaient à la fois "raconter" un bon film et en réaliser un tout aussi bon. De nombreuses personnes peuvent faire l'un ou l'autre, Sam pouvait faire les deux. Je me souviens d'une fois où Christa et lui sont venus dîner chez moi. Sam a commencé à parler d'une idée de film qu'il avait sur des objets. Rien que des objets dont il tirerait l'émotion. C'était absolument fascinant. Si quelqu'un pouvait faire ce film, c'était bien Sam.

Le premier film de Sam Fuller que j'ai vu était son premier. J'avais 6 ans et j'avais vu la bande-annonce de *J'ai tué Jesse James*. Je voulais le voir seulement à cause du titre. Quand ce jour est enfin arrivé, je me souviens de moi, assis dans le bus avec mon père, en route vers le cinéma. J'étais si excité que je ne comprenais pas comment les gens pouvaient continuer à vaquer à leurs occupations. Ignoraient-ils que *J'ai tué Jesse James* était sorti ? C'est un sentiment que nous sommes nombreux à ressentir enfants et habituellement nous sommes un peu déçus. Quand on est très jeune, les choses qu'on attend avec impatience et dont on rêve arrivent rarement à la cheville de l'image qu'on s'en était fait. Mais cette fois-ci, le film a dépassé le rêve. *J'ai tué Jesse James* est un film sur la trahison qui va au fond de la question – ce que c'est de trahir et ce que c'est d'être trahi. J'ai vraiment été surpris par le moment où Jesse prend un bain et Ford le vise dans le dos : va-t-il tirer ou non ? Je n'ai jamais oublié cette image et de nombreuses autres de ce film. Je les ai gardées en mémoire depuis que j'ai 6 ans. Jusqu'à ce jour, le film m'émeut toujours.

Les films de Sam avaient une force qui balayait les clichés, quel que soit le sujet abordé. Il n'y a pas d'effets faciles dans ses films. Il essayait toujours de sonder l'insondable, que ce soit des sujets aussi vastes que l'inhumanité de la guerre ou l'injustice du racisme, ou à un niveau plus intime, la soif du pouvoir ou la paranoïa. Dans les films de Sam, il n'y a aucune différence entre le privé et le politique, les deux font partie de l'expérience humaine. Je crois qu'il était l'un des artistes les plus courageux et les plus profondément moraux que l'industrie du cinéma ait portée. C'est la raison pour laquelle ses films de guerre (*J'ai vécu l'enfer de Corée*, *Baïonnette au canon*, *China Gate*, *Les Maraudeurs attaquent* et *Au-delà de la gloire*) sont les plus honnêtes, les moins sentimentaux et les plus durs que j'ai jamais vus.

Le garçon qui trouve le cadavre de son père dans une ruelle et qui jure, le poing serré, qu'il se vengera dans *Les Bas-fonds new-yorkais*. Le plan séquence qui suit Gene Evans dans la rue alors qu'il tabasse son opposant dans *Violences à Park Row*. La mort triste et solitaire de l'indicatrice interprétée par Thelma Ritter dans *Le Port de la drogue*. Ce sont des moments d'émotion pure, uniques, créés par un véritable artiste. J'adorais Sam Fuller le cinéaste, et je ne peux pas imaginer mes

propres films sans son influence et son exemple. Je l'ai autant aimé en tant qu'ami. Ce livre merveilleux, rempli de sa passion de la vie et du cinéma, permet de garder vivante la mémoire de cet homme précieux.

MARTIN SCORSESE



SAMUEL FULLER.

INTRODUCTION

SAM et moi avons parlé d'écrire ses mémoires ensemble plusieurs années avant de commencer à travailler dessus. Il était réticent car il sentait qu'il avait en lui de nombreuses histoires à raconter sur d'autres personnages. Je l'ai convaincu que sa meilleure histoire était peut-être celle de sa propre vie. Il n'aimait pas écrire une histoire avec "je" comme personnage principal. Mais, toujours prêt à relever tous les défis, il s'est rapidement adapté à ce mode d'écriture et a savouré ce travail.

Puis, en 1994, Sam est tombé malade à Paris. Nous avons cru que nous allions le perdre, mais il s'est battu. L'année suivante, il était suffisamment en forme pour rentrer à Los Angeles. Nous travaillions déjà sur l'histoire de sa vie. Je tapais et il me guidait aussi bien qu'il le pouvait. Sam m'avait raconté de nombreux épisodes de sa vie pendant nos trente-trois ans de vie commune.

En relevant ce défi, mon but était de permettre à mon mari de raconter sa version d'une longue vie complexe et mouvementée. On a tellement écrit et dit de choses partiales, exagérées, simplistes ou tout simplement fausses sur l'homme et sur l'artiste. Parfois, volontairement ou non, mon mari alimentait la rumeur avec ses remarques incendiaires. Il adorait la controverse et provoquer un bon débat. "*Culture, smulture!*"¹, aimait-il dire en se moquant de son profond attachement à l'érudition et à l'instruction. Fier mais humble, compliqué et fruste, combatif et pacifiste, Sam était plein de contradictions. Je suis fière de l'avoir aidé à raconter sa propre vie, l'histoire fascinante d'un être humain admirable et droit.

Notre bon ami Jerry Rudes a été un partenaire exceptionnel dans cette entreprise. Il a organisé et corrigé le manuscrit minutieusement. Fondateur du Festival du film d'Avignon en France et du Avignon/New York Film Festival aux États-Unis, Jerry était très proche de Sam. Ils s'aimaient comme un père et un fils.

Tout le projet tournait autour de l'amour : l'amour de Sam pour la vérité, pour son pays, pour sa famille, pour ses collègues,

1. Expression familière typiquement américaine inspirée du yiddish qui consiste à rajouter un "sch" ou comme ici un "s" au début d'un mot que l'on répète pour le tourner en dérision. (N.d.T.)

pour l'art du récit et la réalisation de films ; et mon amour pour cet homme extraordinaire que j'ai rencontré en 1965 et dont je ne me suis séparée que le 30 octobre 1997, quand il est mort dans mes bras.

Pour moi, Sam est toujours vivant. Son esprit m'entoure. Je sens sa présence chaque jour, fumant un bon cigare fait mains, riant de son rire inimitable, inventant des histoires, des personnages et des angles de caméra originaux, enfin en paix après s'être battu si longtemps et si fort pour ce à quoi il croyait.

Je sais que Sam approuverait que je dédie ce livre à notre petite-fille Samira. Il ne l'a pas rencontrée sur Terre, mais il la suit fièrement du haut de la montagne, là où résident les hommes qui ont forgé le xx^e siècle avec leurs tripes, leur travail et leur intégrité.

Voici la grande histoire d'un grand homme, un chant d'amour à la démocratie, un hymne à l'indépendance, à l'originalité et à l'endurance.

CHRISTA LANG FULLER
Los Angeles, 2002



J'AVAIS ENVIRON 7 ANS QUAND J'AI PORTÉ UN UNIFORME DE MARIN POUR LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE FOIS.

I
UN HEUREUX ACCIDENT DE LA VIE

“MARTEAU !”

Je ne sais pas pourquoi c'est ce foutu mot que j'ai prononcé le premier. La raison pour laquelle je n'ai rien dit avant d'avoir presque 5 ans reste encore plus mystérieuse. Ce silence anormal inquiétait mes frères et sœurs et surtout ma mère, Rebecca. Ils craignaient que je ne sois retardé, ou, pire, tout simplement débile. Ce fut un moment de joie pour toute la famille lorsque j'ai finalement prononcé ces deux syllabes pleines de pugnacité.

Je me suis largement rattrapé pendant les quatre-vingts ans qui ont suivi cet été 1917 et ce retard de langage. Je suis un conteur. Mes récits étaient généralement tirés de mes expériences personnelles. D'autres histoires étaient des adaptations d'articles qui avaient fait les gros titres. J'ai concocté de nombreuses histoires à partir de situations imaginaires dont je rêvais sur le clavier grincheux d'une vieille machine à écrire, en fumant un bon cigare. Même mes personnages inventés étaient sincères. Que mon histoire mette en scène une pute, un général, un indicateur ou un flic, j'essayais de les rendre vrais. Pas héroïques, pas patriotes, pas aimables, mais vrais, c'est-à-dire fidèles à leurs origines et à leurs désirs.

Pour les perfectionner, je racontais mes histoires à quiconque voulait bien les écouter, une logorrhée qui pouvait parfois durer des heures. Quand je racontais des histoires, j'en oubliais de manger, de pisser, de dormir et toutes mes fonctions physiologiques étaient bloquées. Toutes, sauf fumer le cigare. Au fil des années, toutes ces discussions ont dû faire grimper ma tension et sont certainement en partie responsables de l'accident vasculaire cérébral dont j'ai été victime en 1994. Nous vivions alors à Paris dans un modeste appartement dans le douzième arrondissement, un quartier populaire non loin de la place de la Bastille. C'était un beau dimanche matin d'automne. Christa et moi nous sommes promenés rue de Reuilly jusqu'à notre *boulangerie* * préférée pour acheter quelques croissants aux

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

amandes dont je raffolais. Puis, nous sommes repartis bras dessus, bras dessous, jusque chez nous, au numéro 61 de la rue, en passant devant les primeurs et les cafés.

Nous avons décidé de prendre notre petit-déjeuner sur la petite table de pique-nique dans la cour de notre immeuble, un endroit pittoresque rempli de chats se prélassant, de linge séchant au vent et de gentils voisins qui rentraient avec leurs paniers remplis de courses. Christa a préparé du café au lait et l'a servi. Soudain, je me suis écroulé. Les formidables *pompiers* * français ont répondu à l'appel d'urgence de Christa et m'ont emmené à l'hôpital Saint-Antoine tout proche.

Je ne me souviens toujours pas très bien des deux mois qui ont suivi. Bénis soient les médecins et les infirmières français qui ont pris soin de moi. Ce sont des hommes et des femmes merveilleux. Nous cotisions à la sécurité sociale française depuis plus de dix ans, donc mon séjour à Saint-Antoine et au centre de rééducation situé en-dehors de Paris ont été entièrement couverts par l'admirable système de santé français.

J'ignore comment j'ai survécu à cette attaque cérébrale. Mon heure n'était pas encore venue. J'avais déjà frôlé la mort à plusieurs reprises, comme lorsque j'ai été blessé à la poitrine par une balle de Luger nazi pendant la Seconde Guerre mondiale. Cinq ans avant mon attaque, j'avais fait un anévrisme de l'aorte. Quelques mois plus tôt, un médecin avait diagnostiqué un abcès dans l'un de mes poumons et l'avait traité. J'étais là, dans un hôpital parisien, toujours vivant, mais les dommages causés par l'attaque cérébrale empêchaient ma langue de formuler un seul mot intelligible. Je ne pouvais pas parler, comme lorsque j'étais petit garçon à Worcester, dans le Massachusetts. J'aime les petites ironies de la vie ! Comme disent les Français, *plus ça change, plus c'est la même chose* *.

Je partageais ma chambre d'hôpital avec un homme noir très gentil (je crois qu'il venait du Sénégal) qui aimait lire la Bible à haute voix. Cet homme m'aidait à me nourrir et me tenait le bras pour aller à la salle de bains. Il me passait du savon et de l'eau chaude pour que je puisse me laver. Il était d'une extrême gentillesse avec moi et – bon sang ! – je ne connais même pas son nom ! À l'époque, je ne me souvenais même pas du mien. Mais je ne l'oublierai jamais, ni la compassion dont il a fait preuve à l'égard de son voisin de chambre d'hôpital. Il commençait chacune de ses phrases par "*mon ami*" *, de sa grosse

voix grave. J'ai eu beaucoup de très bons amis durant ma longue vie. Mon voisin de chambre sénégalais sans nom a été l'un de mes meilleurs.

Christa et ma fille, Samantha, étaient bouleversées. Elles venaient me rendre visite chaque jour à l'hôpital, choquées aussi bien par mon incapacité à parler que par mes jambes molles, aussi épaisses que des allumettes. Elles avaient peur que je ne m'en sorte pas. Même si j'étais mal en point, je ne me souviens pas avoir pensé une seule fois que j'allais mourir. Je n'ai jamais tremblé non plus à l'idée de ce qui pourrait m'arriver si mon heure était venue. La mort est simplement la prochaine étape de notre aventure. Avec plus ou moins de subtilité, notre culture tente de nous manipuler, de nous angoisser au sujet de la mort. Elle vient quand elle vient. En attendant, j'ai 85 ans et je n'ai aucune inquiétude. Je ne ressens que de la gratitude. Je suis reconnaissant d'avoir survécu toutes ces années, reconnaissant d'avoir une épouse aimante et une fille bien-aimée, reconnaissant d'avoir eu une vie riche et créative. Plutôt que de me faire craindre la mort, ma maladie m'a permis d'apprécier ma chance.

Après mon attaque, mes premières pensées sont allées à ma très chère mère, Rebecca, mes frères, Ray, Tom et Ving, et mes sœurs, Evelyn, Tina et Rose, qui sont à présent tous partis. Le reste de ma vie a lentement commencé à réapparaître, comme des images sur un papier photo dans un bain de révélateur. Mes facultés mentales sont revenues, mais mes problèmes d'élocution sont restés et les muscles qui me servaient à actionner mes jambes sont devenus aussi capricieux qu'une pute de bordel. Peu importe, je suis heureux d'être en vie. Après avoir flirté d'aussi près avec la mort, quel plaisir de sentir le parfum des roses encore une fois ! Chaque jour est un don du ciel, même si l'on ne s'en rend pas toujours compte. Rien de tel que de frôler la mort pour se rendre compte de la réalité de la vie.

Afin que je me rétablisse au mieux, nous avons décidé de retourner en Californie après notre exil volontaire en France. Dans mon esprit, je n'avais jamais vraiment quitté l'Amérique. Où que je vive, mon âme reste fermement américaine. Espérant revenir chaque année, nous avons conservé notre petite maison dans les collines de Hollywood. Mais les projets de films et d'écriture se sont succédés en France et ailleurs dans le monde. Plus important encore,

notre fille était traitée pour une maladie de Hodgkin à Paris, donc il nous fallait rester près de l'Institut Curie et de ses médecins compétents.

Je parlais de notre maison dans Laurel Canyon en la surnommant affectueusement "The Shack", la Cabane. J'avais transformé le garage en un havre de paix rempli d'étagères bourrées de livres, d'articles de presse, de photographies, de dossiers, de scénarios, de carnets de guerre et d'humidificateurs à cigares. À l'exception de quelques scénarios mangés par les souris et d'un globe brisé par la chute de livres pendant le tremblement de terre de 1994, mon bureau était exactement comme je l'avais laissé. C'était comme si je m'étais levé de mon bureau à cylindre et que j'étais parti faire une pause-café qui avait duré treize ans. Bon sang, comme c'était bon d'être de retour à la maison ! Notre chère table à manger, qui avait appartenu à Samuel Langhorne Clemens ¹, était là, solide comme un roc, prête pour de longs dîners en famille et entre amis. L'esprit de Mark Twain n'était jamais bien loin.

Non seulement l'attaque cérébrale m'a fait prendre conscience du caractère précieux de chaque heure, mais elle m'a fait réaliser que j'avais encore une bonne histoire à raconter : la mienne. Pas question d'attendre que le temps passe en faisant la gueule, à jouer les cyniques et à pleurer en pensant à la mort. Bon Dieu, je me sens comme Irving Berlin, prêt à chanter jusqu'à mes 101 ans ! Ma vie est une sacrée histoire. Jusqu'à présent, j'étais trop occupé à la vivre.

Je vais vous la raconter, cher lecteur, comme si nous étions assis autour de la table de Mark Twain, dans notre salle à manger, où tant d'histoires et de rires ont été partagés. Ma merveilleuse Christa m'aide à fouiller dans ces souvenirs extraordinaires. Nous ne cherchons ni à laisser de côté les démons qui doivent être exorcisés, ni à enjoliver les situations difficiles. Notre but est de rendre compte de mes quatre-vingts années et demie d'expériences à travers un récit vif et énergique.

Tous les êtres humains sont embarqués sur le même bateau mortel. Chacun d'entre nous traîne des valises pleines de défaites et de victoires. Pourquoi ne pas les porter

1. Samuel Langhorne Clemens était le véritable nom de Mark Twain. (N.d.T.)

le sourire aux lèvres, en restant résolument optimiste et en profitant de ce que la vie peut encore nous offrir ? Pourquoi nous laisser abattre ?

L'histoire de ma vie ressemble à celle de Candide qui erre sur la Terre à la recherche de la vérité et qui continue à rire après avoir fait face à tant d'adversité. Mais c'est bien Don Quichotte qui reste mon véritable modèle. Aussi loin que je m'en souviens, je me suis fabriqué des utopies et je me suis battu pour ce que je croyais juste. Dans l'esprit du grand Miguel de Cervantès, je vous offre ce récit, qui que vous soyez et où que vous viviez sur cette grande planète.

"Si quelqu'un montait au ciel, et que de là il contemplât l'ensemble de l'univers et la beauté des astres, toutes ces merveilles le laisseraient indifférent, tandis qu'elles le raviraient d'admiration s'il avait quelqu'un à qui les raconter".

Vous êtes pour moi, cher lecteur, cette personne.

JE SUIS né Samuel Michael Fuller, le 12 août 1912 à Worcester, dans le Massachusetts, fils de Rebecca Baum, originaire de Pologne, et de Benjamin Rabinovitch, originaire de Russie. Mes parents avaient déjà transformé leur nom de famille, Rabinovitch, en un nom qui sonnait plus américain, Fuller. Ils s'étaient probablement inspirés du docteur Benjamin Fuller qui était arrivé avec le Mayflower en 1620, à l'époque où les médecins pensaient que saigner leurs patients était un bon moyen de les soigner. Il y avait plein d'autres Fuller accomplis et plus contemporains qui auraient pu inspirer mes parents¹, mais ma mère avait une admiration sans borne pour le courage de ces cent un pèlerins (les premiers Européens venus s'installer en Amérique) qui avaient enduré les terribles hivers de la Nouvelle-Angleterre pour fonder la colonie de Plymouth. Rebecca se voyait probablement comme une pèlerine des temps modernes. Elle voulait que ses enfants portent un nom fermement ancré dans le rêve américain. C'est ma mère qui a éveillé en moi l'amour de l'Histoire.

L'année de ma naissance, on versa beaucoup de sang dans le pays d'origine de mon père, sous le règne oppressif du tsar Nicolas II. Son fils, Alexis, héritier du trône de Russie, était hémophile. Nicolas et sa femme, l'impératrice Alexandra, cherchant désespérément à guérir leur garçon, devinrent les proies de tous les charlatans et des fanatiques religieux, en particulier le fameux moine sibérien Grigori Efimovitch Raspoutine. En 1912, la Chine devint une république, les États-Unis admirent le Nouveau-Mexique et l'Arizona dans l'Union, le Titanic sombra, Robert Falcon Scott atteint le pôle Sud, Ludwig Bor-

1. Sarah Margaret Fuller (1810-1850) était une réformatrice sociale américaine et écrivain. Elle appartenait au mouvement transcendantaliste et se battait pour les droits des femmes. Avec l'aide de Ralph Waldo Emerson, elle fonda The Dial, un journal consacré à la poésie et à la philosophie. Melville Weston Fuller (1833-1910), politicien et juriste américain, huitième président de la Cour suprême des États-Unis. Loie Fuller (1862-1928), danseuse, actrice, productrice et dramaturge américaine qui connut une gloire immense grâce à ses improvisations de danse. Son portrait fut réalisé par Henri de Toulouse-Lautrec et Auguste Rodin. (N.d.A.)

hardt découvrit le buste peint de Néfertiti, belle pour l'éternité, dans une crypte en Egypte, et les docteurs Isaac K. Funk et Adam W. Wagnalls publièrent la première *Funk & Wagnalls Standard Encyclopedia*.

J'ai grandi dans l'idée que les gens font avancer les choses comme le mot *movie*¹. Le monde, comme un film, allait de l'avant. Moi aussi je voulais avancer, aussi rapidement que mon esprit vif et mes jambes rapides pouvaient me porter. J'ai aussi grandi en croyant à la vérité. Je ne croyais pas seulement au mot lui-même, mais j'avais la conviction profonde que la recherche de la vérité était une noble cause. Ma nature a toujours été de dire la vérité aux gens, même s'ils se sentent insultés. Je tiens trop aux gens pour leur raconter des conneries. S'ils sont offensés par la vérité, pourquoi perdre mon temps avec eux ? Quand un jeune réalisateur vient me voir pour me demander des conseils sur son scénario, je ne me retiens pas, surtout si son truc est mal écrit.

Je dis. *“Il y a trop de blabla dans ton scénario. Bon Dieu, montre l'action, ne la décris pas ! Tu fais un film, pas une foutue émission de radio. Un film, avec des émotions, alors laisse parler tes personnages avec leur cœur.”*

“Mais Sam, la question du budget m'inquiète”, dit le bleu.

“Ne pense pas à l'argent quand tu écris un scénario. Tu t'en inquiéteras plus tard.”

J'appartiens à une génération pour laquelle dire la vérité était très important. Je crois que j'ai toujours la naïveté de penser que les gens sont honnêtes. En fait, je crois toujours à ce que dit James Cagney dans l'un de ses films : *“Sers la main d'un homme, regarde-le droit dans les yeux et tout se passera bien.”*

Relater sa propre vie signifie faire face à la vérité. Pourquoi tenter de le faire au crépuscule de ma vie ? En fait, j'aimerais inspirer les autres, les inciter à être optimistes et audacieux, à suivre leurs rêves, quelles que soient les difficultés. La vie est risquée. Comme l'est l'industrie du cinéma avec son mélange de nectar et de poison, de fourberie et de cupidité, d'idéalisme, de trahisons, d'amitiés et de dur labeur. Parfois votre film est un succès, parfois c'est un flop. Il n'y a aucune garantie, mais

1. *Movie*, film en français, vient du verbe *to move* : avancer, bouger, aller. (N.d.T.)



PARIS EN 1991 AVEC ALEXANDRE ROCKWELL.
J'AI TOUJOURS ESSAYÉ D'ÊTRE AMI
AVEC DES JEUNES RÉALISATEURS
ET DE LES ENCOURAGER DANS CE MILIEU TRÈS DIFFICILE.



PARIS, 1994. PLAISANT AVEC TIM ROBBINS
PENDANT LE TOURNAGE DE
LA MACHINE À ÉCRIRE, LE FUSIL ET LE CINÉASTE.

que ce soit dans la vie ou dans les films, le courage, la persévérance et le sens de l'humour vous permettront de garder la tête hors de l'eau.

J'espère tout particulièrement que l'histoire de ma vie donnera du courage aux jeunes réalisateurs qui essaient de survivre dans les eaux infestées de requins du monde du cinéma. Même les requins sont plus respectables que certains hypocrites et autres parasites qui grouillent autour des réalisateurs. C'est une industrie pleine de gens qui professent des idéaux nobles et se targuent de sensibilité artistique alors qu'ils exploitent et arnaquent les vrais créateurs. Les gros budgets ont détruit cette industrie. En Amérique, le mot "artiste" n'est jamais attribué à un réalisateur, sauf si il ou elle a un film à l'affiche qui fait vendre énormément de tickets. Alors, on devient un réalisateur de catégorie "A", mais cette lettre n'a rien à voir avec "l'Art", seulement avec les dollars.

Ça n'a pas toujours été comme ça. Quand j'ai réalisé *I Shot Jesse James*¹ en 1949 pour le producteur Robert Lippert, nous avons scellé le contrat sur une poignée de main parce qu'il aimait mon histoire. Ça c'était du business, direct. L'idée de faire de gros profits n'était pas la motivation principale. Je n'ai reçu mon contrat que six mois plus tard. Quand, contre toute attente, le film a rapporté un peu de fric à Lippert, j'étais content pour lui. Il a partagé les bénéfices avec moi exactement selon les termes définis. Son succès financier lui a permis de continuer à produire des films avec moi et avec d'autres réalisateurs.

Peu importent les obstacles, des artistes passionnés et honnêtes parviendront toujours à faire de bons films avec de bonnes histoires. Certains membres de la jeune génération des auteurs-réalisateurs sont devenus des proches : Martin Scorsese, Jonathan Demme, Peter Bogdanovich, Curtis Hanson, Wim Wenders, Mika Kaurismäki, Alexandre Rockwell, Tim Robbins, Quentin Tarantino, Jim Jarmusch et bien d'autres. Une fois, Jarmusch a éclaté de rire lorsque je lui ai donné un conseil d'écriture de scénario, sauf que j'étais très sérieux : "*Si une histoire ne te fait pas bander dès les premières scènes, jette-la à la poubelle*". Même si ça fait un peu cucul, j'aime tous ces

1. Les titres des films de Samuel Fuller seront toujours donnés en anglais lors de leur première occurrence, puis nous utiliserons le titre français. Ici, il s'agira de *J'ai tué Jesse James*. (N.d.T.)

jeunes réalisateurs comme un papa bienveillant et je leur souhaite de continuer avec succès.

Même pendant les années de vaches maigres, je n'ai jamais cessé d'écrire mes propres histoires. Travailler sur ces histoires était un besoin viscéral et m'empêchait de sombrer dans l'amertume ou la mélancolie. Bon sang, je pourrais encore vivre cent ans et fournir des histoires originales qui, devenues des films, attraperaient les spectateurs par les couilles.

Les gens sont soit amusés soit déroutés par ma façon de parler. Étant originaire de Worcester, j'ai une voix nasale et un accent de la Nouvelle-Angleterre. Mes années d'apprentissage à New York ont tout changé. Adolescent, j'ai commencé à fumer le cigare et j'ai appris à articuler en ayant constamment un *stogie* dans la bouche. En ce temps-là, je tirais des bouffées sur des *twofers*, appelés ainsi parce qu'on en avait deux pour un *nickel*. Des journalistes chevronnés comme Gene Fowler, Damon Runyon et Ring Lardner s'étaient pris d'affection pour moi et me glissaient un Havane de temps en temps. Sans même m'en rendre compte, j'ai adopté leur façon de parler très directe, caractéristique de la grande ville. Impatient de nature, j'ai trouvé ce jargon rapide et expressif très pratique pour gagner du temps. De toute façon, c'était la seule façon de me faire comprendre des flics, des pompiers, des macs, des putes, des tenanciers de bars, des bookmakers et des employés du métro que je fréquentais dans les dures rues de New York. Croyez-moi, on ne parlait pas de Balzac.

L'écriture a toujours été ma première vocation. Depuis l'enfance, le pouvoir du mot imprimé m'a toujours fasciné. Je suis un grand admirateur des textes fondateurs de notre nation, la Déclaration d'indépendance et la Constitution, parce que, par-dessus tout, elles sont très bien écrites. Ma prose percutante et mon flair m'ont permis de décrocher, alors que je n'étais qu'un adolescent, un job de journaliste dans le Manhattan tumultueux et effervescent des années 1920. Après avoir travaillé comme journaliste pigiste, je suis parti en Californie dans les années 1930 pour tenter d'écrire des histoires pour les films. Inspiré par les maîtres, Twain, Dostoïevski, Dickens, Zola, je me suis aussi essayé à la fiction et j'ai publié une dizaine de livres au fil des années.

J'ai débuté dans le journalisme à l'époque où les Américains apprenaient tout de leur pays grâce aux journaux, aux maga-

zines et aux livres. L'avènement de la télévision, avec son immédiateté et sa franchise, a eu une énorme influence sur toutes les facettes de notre société. Une influence qui, j'en ai peur, n'est pas le bienfait qu'on nous prédisait pour notre démocratie. L'ancien Premier ministre israélien Shimon Peres a dit que le bon côté de la télévision est qu'elle rend toute dictature impossible, mais que son mauvais côté est qu'elle rend la démocratie insupportable. La véritable valeur de notre nouvelle communication par ordinateur, vorace et ultra-rapide, ne sera jugée que sur un critère et un critère seulement : les contributions qu'elle apportera à la démocratie.

Avant toute chose, je suis un démocrate. Je crois fermement que la démocratie est le meilleur régime sous lequel les gens peuvent vivre sur la Terre. Je me suis battu pour la démocratie, j'ai fait des films mettant en scène des antidémocrates, que ce soient de faux patriotes, des racistes, des mafieux ou des fascistes. L'un de mes films, *Park Row*¹, a pour sujet la naissance du journalisme moderne américain à la fin du XIX^e siècle. Une presse libre est une composante indispensable à toute démocratie. Elle est protégée par le premier amendement, mais elle vit et respire grâce au gros travail des journalistes et des rédacteurs en chef de tous les journaux de cette nation.

Ma longue vie a collé au XX^e siècle. J'ai croisé certains de ses personnages les plus illustres et assisté à certains de ses événements les plus capitaux. J'ai vu mes frères américains sous leur meilleur et leur pire jour. Ils savent faire preuve d'un enthousiasme, d'un courage, d'une ingéniosité et d'une force remarquables. Cependant, mon époque a été jalonnée de guerres mondiales dévastatrices, marquée par la pauvreté et l'ignorance, les conflits sociaux basés sur la race et l'argent, les groupes de psychopathes pétris de haines tels que le Klu Klux Klan, les chasses aux sorcières menées par des politiciens, et les religieux fanatiques. Chaque génération aura les siens. Ils doivent être combattus et vaincus.

Je n'ai jamais perdu ma ferveur pour l'Histoire et les éclaircissements qu'elle apporte. Je n'ai jamais perdu mon optimisme non plus. Vivant en marge de Hollywood – physiquement et spirituellement – depuis plusieurs années, je

1. *Violences à Park Row*. (N.d.T.)